

CHAPITRE PREMIER

La pente était vraiment raide, suffisamment pour que les deux juments commencent à peiner, aussi Marc décida-t-il de leur octroyer une courte pause. Sautant à bas de sa roulotte, il alla remplir deux écuelles d'avoine à l'intérieur, puis il vint déposer ces friandises devant Luna et Futée. Les deux beautés noires remercièrent leur maître en hochant la tête, et l'homme flatta les encolures des Percheronnes, tout en lorgnant sur la route qui s'élevait encore sur un bon kilomètre. Par ici, le macadam était quasiment intact, facilitant la marche des juments, mais le sol gelé était particulièrement glissant, même en côte.

Après avoir récupéré les deux gamelles vides, Marc décida d'accorder encore quelques instants de repos à Luna et Futée, afin qu'elles puissent se sustenter des pousses d'herbe qui émergeaient de la fine couche de neige. Il prit donc son temps pour ranger les deux récipients de fer blanc dans un des placards muraux de la roulotte, tout en détaillant l'état des boiseries intérieures. Si l'extérieur avait été fraîchement repeint d'un beau vert soutenu, il n'en allait pas de même pour l'habitacle, car le voyageur solitaire n'était pas encore parvenu à mettre la main sur une substance qui ressemblât de près ou de loin à du verni. Alors, certes, il aurait pu tartiner tout ça de peinture verte, puisqu'il lui en restait suffisamment, mais c'eut été, lui semblait-il, défigurer son logis. En effet, aussi exigu que soit son intérieur meublé d'un lit double, d'un canapé, d'une table, de quatre chaises et de placards ceinturant le poêle de fonte, il n'en était pas moins coquet à souhait.

Afin de satisfaire le début de faim qui commençait à le tenailler, Marc récupéra un paquet de biscuits secs qu'il glissa dans une des poches extérieures de son caban de marin, puis il alla reprendre sa place sur la rustique planche servant de siège à la roulotte. Il claqua ses vieilles bottes de cuir éculées contre le repose-pied afin d'en chasser la neige, puis il desserra le frein du véhicule.

— Allez, les filles ! lança-t-il alors aux deux équidés en faisant claquer souplement les sangles de cuir sur leur dos, encore un petit coup de rein, et ce sera moins dur après.

Baissant la tête sous l'effort, les deux colossales juments gravirent ce qu'il restait de la mauvaise pente, se reprenant d'elles-mêmes lorsqu'elles dérapaient sur le revêtement de ce qui avait été une autoroute, et la roulotte s'immobilisa enfin au sommet de l'interminable montée. De cette hauteur, leur maître put contempler un paysage typique de ce qu'était devenu le monde, soit une immense étendue portant encore les stigmates de la guerre, et où la nature reprenait peu à peu ses droits. Par endroits, des débris de clochers d'églises et de bâtiments éventrés témoignaient encore du fait qu'autrefois, il y eut là des villages. Cependant, aucune présence humaine n'était perceptible, aucune fumée ne s'élevait au dessus de ces terres gelées, et c'était surtout de cela dont Marc voulait s'assurer. Rassuré quant à l'absence de bandes de pillards dans ce secteur, il sollicita les deux Percheronnes sans brutalité, lesquelles commencèrent à descendre la pente douce qui menait dans la vallée en contrebas.

Tout en laissant Luna et Futée aller à leur rythme, le voyageur solitaire extirpa son unique carte de la poche intérieure du caban, et il la consulta une nouvelle fois. Ça faisait déjà trois jours qu'il avait quitté les ruines de son village natal, et il évoluait à présent vers l'est, s'en assurant régulièrement au moyen de sa boussole. Le matin même, il était tombé sur un amas de ruines qui s'étendaient presque à perte de vue, lesquelles ne pouvaient être que ce qu'il restait de l'ancienne ville de Caen. En estimant la distance parcourue journallement à environ cinquante kilomètres, il devait donc se trouver dans la région de ce qui avait été autrefois Pont l'Évêque, ou peut-être même Beuzeville. La Seine — qu'il s'était mis en tête de longer pour se rapprocher de régions plus méridionales —, ne devait donc plus être bien loin.

Alors que l'attelage passait à proximité des débris d'un avion de chasse, le cocher solitaire lorgna de ce côté, puis se décida à aller observer la carcasse de près. Afin d'être certain de pouvoir parer à toute attaque inopinée, il s'assura que les amorces du revolver qu'il portait dans un étui fixé à sa ceinture soient toutes en place, puis il fit de même avec le barillet chargé d'avance logé dans sa pochette. Il fit alors stopper les juments, tira le frein, puis extirpa la Kalachnikov de la housse fixée à sa droite. Sautant à terre, il stipula à Luna et Futée qu'il n'en avait pas pour longtemps, puis il commença à s'approcher des débris de l'appareil. À la cocarde tricolore encore visible sur la seule aile qui avait résisté au crash, il l'identifia comme étant un chasseur français, ce dont il se foutait éperdument. Un engin supersonique russe ou américain aurait présenté le même intérêt pour lui, lequel se limitait à la récupération d'objets ou de denrées utiles.

Après avoir arraché ce qu'il subsistait du vieux cockpit rouillé, Marc dut toutefois se rendre à l'évidence. Rien n'était utilisable dans ce qu'il restait de l'avion de chasse, et aucune des munitions embarquées à bord n'était compatible avec son fusil d'assaut. Toutefois, après avoir déchiré un bon morceau de tôle corrodée au moyen de son coutelas, il put constater qu'il subsistait du kérosène dans les réservoirs. À défaut d'être d'une quelconque utilité pour son propre véhicule hippomobile, cette substance lui faciliterait l'allumage du feu qu'il faisait flamber tous les soirs dans sa roulotte. Il alla donc récupérer un bidon de plastique dans son habitation sur roues et, l'instant d'après, il siphonnait, via un mauvais tuyau de plastique, la substance inflammable.

Moins d'un kilomètre plus loin, Marc repéra un ruisseau qui s'écoulait au cœur de la large vallée, et il décida de bivouaquer sur ses berges, tout en se tenant à distance respectable du clocher le plus proche, comme des débris d'habitations qui l'entournaient. Ce genre d'endroit était toujours susceptible de dissimuler des pillards et, depuis qu'il avait quitté Barfleur, son village natal localisé sur la côte est de la Manche, le désormais nomade ne le savait que trop bien. Traverser les ruines de Caen, notamment, n'avait pas été sans présenter de danger, et il avait dû faire preuve de la plus grande prudence pour éviter d'être repéré par les écumeurs qui sévissaient dans ce secteur. Toutefois, rares étaient les bandes d'égorgeurs qu'il ne put mettre en fuite, du moins dans les coins retirés comme celui qu'il venait d'atteindre. Pour la plupart, ils n'étaient armés que de massues, de couteaux plus au moins longs et, au mieux, d'arcs ou de lances, aussi détalait-il dès que le vagabond brandissait son fusil ou son antique revolver.

Une sorte de mauvais sentier serpentait jusqu'au petit cours d'eau, mais les Percheronnes le descendirent sans mal. Peu après, le Barfleuraire atteignit une zone envahie par de hauts peupliers ceinturés de buissons, lesquels lui offraient l'opportunité d'y installer la roulotte à l'abri des regards. Il déharnacha alors Luna et Futée, lesquelles s'empressèrent d'aller se désaltérer dans le petit ru qui, fort heureusement, n'était pas entièrement gelé. L'herbe étant encore assez conséquente au pied des arbres qui grouillaient dans ce secteur, Marc décida qu'il n'était pas nécessaire de puiser davantage dans sa réserve d'avoine, laissant les deux juments se goinfrer à leur aise des hautes pousses drues que la neige n'avait pas entièrement recouvertes. Il ramassa alors tout le bois mort qu'il put trouver sur place, l'entassant dans la peau de cuir sanglée qui lui tenait lieu de traîneau, et il s'apprêtait à regagner son logis sur roues quand un gémissement lui parvint.

D'abord ténue, la plainte s'accrut dès que les deux juments levèrent la tête dans la direction d'où elle provenait, et Marc se précipita. Ça ne sonnait pas comme un humain mourant ayant été percuté par une balle ou par une flèche, ni comme un chien qu'on aurait laissé à moitié mort dans le fossé. Il lui fallut plusieurs minutes pour identifier l'endroit d'où provenaient les gémissements, car ceux-ci s'estompaient dès qu'il s'en rapprochait. Puis, il aperçut enfin l'animal estropié. Il s'agissait d'un grand corbeau, lequel était visiblement immobilisé au sol à cause d'une aile blessée, laquelle pendait lamentablement, sans qu'il puisse la redresser ni prendre appui dessus.

— Ça va aller, mon gars, lâcha Marc en se rapprochant de l'oiseau éclopé, tout en prenant soin de s'accroupir pour ne pas l'effrayer de sa haute taille.

— Croâââ ! gémit le corbeau en essayant de fuir la présence humaine.

— Je ne te veux pas de mal, petit ami, je te l'assure !

— Mi, crut s'entendre répondre l'homme, tandis que le grand corvidé essayait vainement de fuir.

— Oui, Mi. Tu es tout mimi, d'ailleurs. Tu le sais ?

— Mi.

— Laisse-moi faire, Mimi, n'aies pas peur.

Glissant délicatement sa main gauche sous le corps du grand passereau, Marc parvint à le soulever en évitant de toucher à l'aile blessée et, malgré les soubresauts de l'oiseau, il l'amena bientôt tout contre sa poitrine.

— Mi !

— Oui, Mimi. Il caille ici, tu ne trouves pas ? Dans l'état où tu es, tu serais beaucoup mieux dans ma roulotte.

— Lotte !

— Oui, un grand nid bien chaud. Laisse-toi faire, Mimi.

Comme s'il comprenait ces propos, le grand corbeau cessa de lutter contre son sauveur et, l'instant d'après, Marc passait devant Luna et Futée avec son modeste fardeau dans les bras. Dressant à peine les

oreilles, les deux Percheronnes ne manifestèrent cependant que peu d'intérêt pour l'oiseau. L'homme franchit alors l'unique porte arrière de son abri sur roues, avec le blessé qui demeurait immobile dans ses bras. Visiblement craintif et curieux, mais semblant disposé à lui accorder sa confiance, le corvidé détailla l'intérieur coquet de la roulotte, puis il se fendit d'une nouvelle interpellation.

— Lotte !

— C'est ça, Mimi. Tu l'aimes bien, ma roulotte ?

— Lotte ! Mi !

— Où as-tu donc appris à proférer des sons aussi humains ? Tu n'es pas un perroquet, tout de même !

— Quet !

Marc déposa son petit protégé sur une des chaises qui entouraient la table centrale, puis il entreprit de lui donner à boire. Après avoir manifesté une légère hésitation, le corbeau consentit à se désaltérer dans l'écuelle de fer blanc posée devant lui, puis il s'ébouriffa et braqua ses yeux sombres sur l'homme.

— Attends-moi une minute, Mimi. Je vais récupérer mon bois, et je reviens.

Après avoir déposé dans l'habitacle la quantité de combustible nécessaire au feu du soir, le Barfleuraux ficela le reste sur le toit de la roulotte, lequel était déjà chargé d'un stock conséquent de bûchettes et de fagots. Il récupéra ensuite les deux couvertures destinées à protéger les juments du froid nocturne, les en recouvrit tout en les flattant, puis il retira la Kalachnikov de sa housse de cuir. Après un dernier coup d'œil aux alentours parfaitement déserts et silencieux, il gravit le marchepied arrière pour la dernière fois de la journée, avant de refermer la porte derrière lui. Marc commença alors à disposer du petit bois dans le poêle, sous l'œil un tantinet circonspect du corbeau.

— On va faire du feu, Mimi, pour avoir bien chaud. Du feu.

— Feu !

L'in vraisemblable faculté que présentait le grand passereau à reproduire des sons humains arracha un sourire à son sauveur. Il n'y connaissait pas grand-chose en matière d'oiseaux, était par ailleurs plus habitué au contact des goélands qu'à celui des grands corbeaux, mais il croyait savoir que seuls les perroquets, les mainates et certaines perruches étaient capables de telles prouesses. Le voyageur versa un peu de kérosène dans le foyer, craqua une allumette et, l'instant d'après, un feu réconfortant crépitait dans le petit poêle de fonte. La faim commençant à lui ternailler l'estomac, il opta pour ouvrir une boîte de cassoulet, croyant savoir que les corbeaux étaient plutôt carnivores.

— Tu aimes bien le cochon, Mimi ?

Cette fois, le corbeau ne répondit rien. Cependant, il redressa la tête, et l'ébouriffa au moment où Marc déposait son assiette remplie à raz-bord sur le haut du poêle. La fonte montant vite en température, quelques minutes suffirent pour que le cassoulet commence à mijoter, et Mimi se vit proposer un morceau de saucisse. L'oiseau ne marqua qu'une brève hésitation, puis il se jeta sur la nourriture, la déchiquetant aisément de son long bec puissant. Rassuré sur ses capacités à nourrir le blessé, le nomade ouvrit un placard d'où il sortit une bouteille de vin entamée, puis il s'installa sur une chaise jouxtant celle où il avait déposé son protégé. Il attaqua alors son repas d'un solide coup de fourchette, sans oublier de céder régulièrement un morceau de viande au grand corbeau.

À travers les fenêtres de la roulotte, Marc put constater que le ciel crépusculaire était en train de virer au blanc gris uni, ce qui n'annonçait rien de bon pour la journée du lendemain. Ses parents lui avaient toujours expliqué que la neige était autrefois bien rare en Normandie, mais il y avait déjà belle lurette que ce n'était plus le cas. Depuis des années, la météo était devenue plus que capricieuse, et il fallait s'attendre à toutes les extrémités en permanence. C'était d'ailleurs une des raisons qui l'avaient incité à aller chercher refuge dans le Sud. Aussi bouleversé que soit le climat, il y ferait forcément meilleur car, jusqu'à preuve du contraire, la Terre était tout de même demeurée ronde !

Une fois son repas terminé, Marc nettoya sommairement son assiette de fer blanc avant de la ranger, puis il se déshabilla et alla se mettre au lit sans plus tarder, bien décidé à atteindre les berges de la Seine dès le lendemain. Comme il commençait à s'emmitoufler dans son sac de couchage, il sentit le corbeau s'agiter, et se redressa aussitôt.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mimi ?

— Mi ! répondit l'oiseau en essayant de se déplacer vers l'homme tout en trainant son aile blessée.

— Arrête, Mimi, tu vas te faire mal. Tu veux être à côté de moi, c'est ça ?

— Ça !

Ne pouvant mettre l'oiseau dans son couchage au risque de l'écraser, le voyageur opta pour déplacer la chaise du corbeau tout contre le lit, et il tenta de le gratifier d'une caresse sur la tête. Le grand passereau accepta cette familiarité sans broncher, fermant même les yeux comme s'il y prenait plaisir. Tout en continuant à le cajoler doucement d'un doigt recourbé, Marc reprit sa position allongée, et il s'endormit sans s'en apercevoir.